

SILENTIUM

SILENTIUM

André G. Micaleff

Roman

Éditions Cestius

Tous droits réservés © André G. Micaleff – 2019
Graphisme © Éditions Cestius – 2019
www.cestius.com

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

ISBN : 979-10-359-2536-9

*En mémoire d'Irma,
En mémoire de ses questions,
Aux réponses étonnantes.*

Remerciements

Pour les fonds de carte : OSM © OpenStreetMap contributors

Omnibus viis Romam pervenitur.

*Per fer scintilam qui caelum accendis et omnes.
(Apporte l'étincelle qui allume le ciel et l'univers.)*

Frère Francesco Colonna – Le songe de Poliphile

Prologue

Héliopolis – Égypte – An 12 avant J.-C.

La clameur s'enfla, stagnant un moment sur la multitude innombrable des corps transpirant, puis sembla glisser, comme munie d'une vie propre, passant maintenant au-dessus de la foule massée là, infiniment plus nombreuse. De la populace aux nobles, ils étaient venus ici par quelque contamination informationnelle se propageant de bouche-à-oreille, bravant les ordres de l'empereur étranger, pourtant martelés au lever et au coucher du soleil, par les *praecones*¹ en toge. Ceux-ci avaient hâtivement, dédaigneusement, scandé leurs décrets en latin, repris phrase à phrase par les traducteurs indigènes, payés deux deniers à l'effigie du nouveau maître.

Comme l'immense monolithe s'abaissait, peu à peu, s'approchant du sol aveuglant de soleil, la rumeur enfla encore, semblant

¹ Hérauts

provenir de plus de poitrines qu'il n'y avait d'humains dans la plaine recuite par le souffle du dieu, dont les temples et monuments s'étendaient dans toutes les directions.

Un vent léger se leva alors. Pas vraiment agréable, il semblait souffler encore plus de chaleur, comme au sortir d'un four. Puis, forçant, il commença à soulever de la poussière, augmentant encore la température déjà accablante, semblant maintenant amplifier la rumeur, jusqu'à en devenir un grondement. Celui-ci paraissant se structurer en une litanie répétée par des milliers de bouches, saturant l'air d'une électricité quasi palpable dans la chaleur insupportable.

Comme la pierre gigantesque touchait presque son support, la tension monta encore d'un cran, rendant les légionnaires nerveux. Massés aux côtés des tribunes d'honneur, ils tournaient sans arrêter la tête, fixant leurs centurions, où même plus loin, vers la butte d'où le Préfet Augustal d'Égypte observait la manœuvre avec sa cour, constituée dès les premiers jours de l'empire, vingt ans auparavant. Quelques centuries avaient même, sans ordre, relevé le bouclier, les hommes se serrant instinctivement les uns contre les autres comme avant une bataille.

La foule maintenant scandait distinctement trois mots, toujours les mêmes, et Publius Rubrius Barbarus, qui n'avait pas appris l'égyptien, se tourna vers l'assistant de son idiologue², Apallânis, dont les ancêtres étaient déjà fonctionnaires, depuis plusieurs générations de pharaons. Parlant trop posément, il lui dit :

— Cette populace rend ma vingt-deuxième légion nerveuse. Que répètent-ils donc ainsi ?

L'Égyptien, d'origine grecque comme toute l'élite depuis trois cents ans, s'obligea à laisser passer quelques secondes avant de répondre. Le Préfet était manifestement en colère, traitant la foule de populace, alors que deux heures auparavant il lui avait désigné les groupes de nobles qui s'étaient déplacés, recensant les personnalités les plus en vue, énumérant leurs titres de noblesse ou fonction.

² Fonctionnaire, second du Préfet.

Apallânis savait d'expérience qu'il valait beaucoup mieux, dans ces moments de tension, passer pour un incapable que de répondre trop vite et se mettre à dos quelqu'un détenant tant de puissance.

Enfant il avait vu, malgré son père qui l'entraînait pour les mettre à l'abri, lui et sa mère. Il avait vu ces légionnaires traîner comme une charogne le corps de leur reine Cléopâtre, la dernière descendante des pharaons. Il avait vu les ruisseaux de sang lors des soubresauts de l'ancien régime, entendu la nuit les cris des femmes, et des jeunes filles, dont certaines étaient des camarades de jeux, livrées en pâture à ces mêmes légionnaires, en manière d'affirmation inconditionnelle de la puissance des nouveaux maîtres.

C'est donc avec circonspection qu'il traduisit, adoucissant d'instinct ce qui pouvait l'être, essayant de ne pas braquer plus ce représentant bien réel du mythique César Auguste :

— Depuis que le vent s'est levé, Chevalier Préfet, la foule répète toujours : « Le souffle de Rê ».

— Le dieu soleil ? demanda Publius un peu radouci par le ton déférent de son fonctionnaire au titre imprononçable.

— Oui Seigneur, tous ces temples, autour de nous, lui sont dédiés.

— Que veulent-ils ?

Comme tous les fonctionnaires risquant leur tête, Apallânis regardait le préfet, sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche. Là-bas la tension était à son comble comme le monolithe touchait presque le berceau fabriqué pour lui, et la foule était animée d'un léger mouvement, d'avant en arrière, semblant vouloir passer les barrières virtuelles délimitant ce chantier étonnant. Publius, comprenant que sans diplomatie il ne tirerait plus rien de son fonctionnaire indigène, lui demanda, baissant la voix comme pour un aparté :

— Mon ami, cela reste entre nous bien sûr.

Sachant d'expérience qu'il ne pouvait pas se soustraire plus longtemps, l'Égyptien lui souffla, presque à regret :

— Ils n'ont rien prévu, pas que je sache en tout cas. Mais, Seigneur, c'est leur dieu qu'ils voient partir pour un pays lointain et ils

réagissent peut-être comme des enfants, mais avec des croyances d'adultes. Je n'en sais pas plus que toi, citoyen romain.

Publius Rubrius Barbarus, quatrième Préfet Augustal d'Égypte, jaugea un bon moment le fonctionnaire, vrillant son regard dans celui de son administrateur local. Puis, n'y voyant rien d'autre qu'une apparente sincérité noyée sous la peur, il sourit avec une lassitude nouvelle, comprenant qu'il ne résoudrait pas cette affaire de la manière habituelle. Il dit :

— D'accord Égyptien, je vais essayer de leur faire comprendre que nous n'en voulons pas à leur dieu, mais que Auguste César veut voir ces monuments orner Rome, comme un gage de l'amitié entre nos deux peuples.

Ne sachant s'il devait répondre, ou si le Romain attendait quelque chose de lui maintenant, il baissa la tête comme la tradition immémoriale le lui avait appris. Publius se tourna vers son général et ordonna brièvement :

— Marcus Lentulus, fais avancer tes légionnaires entre le peuple et le chantier. Donnez vos ordres aux centurions d'éviter l'affrontement, mais, si la foule devient manifestement hostile, qu'ils répliquent avec fermeté à l'ordre que je vous transmettrai.

Le commandant de la XXII^{ème} légion donna ses instructions à ses aides de camp qui les transmirent immédiatement aux centurions et peu après les colonnes de légionnaires commencèrent à s'ébranler. Avançant de leur pas lourd, les files d'hommes en armes, rassurés par l'action et le bruit de leurs chausses soulevant la poussière jaune du sol, se disposèrent, sans hâte, entre la foule et le fourmillement des hommes de peine entourant le mégalithe ainsi que l'immense treuil hérissé de cordes tendues.

Après quelques minutes, le dispositif était bouclé, deux lignes successives de soldats prêts à combattre, semblant faire rempart aux vagues sonores qui avaient cessé d'enfler à l'arrivée des soldats, mais restaient néanmoins à un niveau préoccupant.

La foule invoquait toujours le souffle de son ancien dieu comme l'immense pierre taillée se déposa avec la délicatesse que le permettaient ses deux cent trente tonnes sur le berceau construit

spécialement pour le charger à bord du navire gigantesque qui l'attendait à quai, sur la rive du Nil, de l'autre côté de la ville.

Alors, comme les cris des ouvriers s'estompaient les uns après les autres, que les grincements des cordages s'étaient éteints aussi en même temps qu'ils se détendaient, les cris de la foule cessèrent aussi d'un coup, ne laissant maintenant qu'un silence de mort à peine souligné par le sifflement du vent brûlant caressant la multitude des temples et monuments de la ville sainte.

Soudain, du milieu de la foule, une voix forte au visage invisible s'éleva scandant plusieurs fois un seul mot, repris de plusieurs endroits successivement dans un premier temps par des locuteurs toujours perdus dans la foule. Ce mot de deux lettres, que même Publius pouvait comprendre, comme le comprenaient aussi les légionnaires originaires pourtant pour la plupart du Latium, ce mot fut repris alors par la foule dans son ensemble et en synchronie, de plus en plus puissamment jusqu'à devenir assourdissant. Et de la vallée entière monta cet écho qui atteignit même les contreforts des pyramides à quatre lieues de là. La plaine entière, à ce moment-là, résonnait inlassablement du nom de leur dieu.

— Rê, Rê, Rê, Rê...

Cela dura dix bonnes minutes sans que personne n'intervienne. Les légionnaires avaient tous relevé leurs boucliers et serraient leurs armes nerveusement, même s'ils gardaient le regard droit devant eux, selon les instructions qu'ils avaient reçues en se mettant en place. Publius Rubrius Barbarus, issu bien sûr de la noblesse romaine, se faisait un point d'honneur à ne pas bouger d'un cil, l'honneur de Rome en dépendait : surtout ne jamais se laisser impressionner par les peuples vaincus. Et par ailleurs, sa charge voulait que cette opération se déroule sans accros, en évitant si possible un soulèvement des indigènes qui vaudrait à Rome une nouvelle guerre longue et coûteuse, pas vraiment en accord avec l'image de puissance pacificatrice qu'elle voulait promouvoir depuis quelques années.

Et puis ils commencèrent à arriver, tous ceux qui n'étaient pas venus, se sentant moyennement concernés par cette nouvelle lubie

de Rome de prélever deux de leurs plus beaux monuments, ceux-là même qui faisaient, et ils ne s'en apercevaient pas toujours au quotidien, la fierté des gens d'ici, en voyant la puissance qu'avait eu la civilisation de leurs ancêtres.

Ils venaient par groupes ou seuls, appelés par le nom du dieu de leurs ancêtres toujours scandés par la foule où maintenant l'on commençait à sentir la colère. Colère contre ce pillage qui ne disait pas son nom, colère contre ces occupants au double langage, qui parlaient de paix toute la journée et qui saignait à blanc le pays, embarquant chaque année le blé par tonnes à un prix dérisoire, les transformant en esclaves de fait de la cité lointaine toute puissante, colère enfin pour ce sacrilège. La profanation de ces monuments érigés ici depuis des siècles à la gloire de Rê, leur dieu principal, et qui allaient être embarqués pour servir d'ornement à Rome l'arrogante.

Des centaines de personnes arrivaient maintenant, et, même si elles étaient sans armes, la position de certains groupes laissait à craindre qu'ils puissent prendre des centuries à revers. Et la foule continuait sa litanie, maintenant reprise par les nouveaux arrivants.

Le Préfet Augustal fit signe à son général qui vint à ses côtés aussi rapidement que la dignité de sa fonction le permettait. Publius prit un ton léger, celui des soirées et des festivités, plus pour se rassurer, et rassurer les citoyens romains, selon Marcus Lentulus, que par véritable inconscience ou bravade. Tout en souriant pour que la foule puisse le voir, il demanda à son général :

— Tu peux faire évacuer la place par ta légion, jusqu'au Nil ?

— Ordonne Préfet, et j'exécute, pour Rome.

— Alors vas-y ! On évite le bain de sang seulement si c'est possible. Et si tout se passe bien, pas un mot par écrit de cette journée, même dans les lettres qu'envoient tes légionnaires à leur famille.

— D'accord Chevalier Publius Rubrius Barbarus, je fais selon tes ordres.

Cinq minutes plus tard, un nouveau bruit, de plus en plus puissant lui aussi, vint empiéter sur la litanie des Égyptiens. Un double

bruit en fait, se mêlant intimement, fait par les armes dont les légionnaires heurtaient leur bouclier d'une part, et de l'autre, par leurs pieds dont, à la même cadence, ils heurtaient le sol, faisant trembler celui-ci dans la plaine ardente et soulevant des nuages de poussière jaune au soleil que le vent évacuait au fur et à mesure.

Puis, quand le bruit fut assez fort — assez pour que la foule commençât à hésiter —, les soldats commencèrent à bouger, doucement mais sûrement, levant les genoux bien haut pour heurter encore plus fort le sol, faisant trembler l'air au-devant d'eux. Ils s'avancèrent, mus comme au ralenti, vers la foule stupéfaite. De partout, là où il y avait des civils, les légionnaires commencèrent à marcher vers eux en martelant le bouclier de leur arme et le sol de leurs pieds, ce vrombissement gagna peu à peu sur le mugissement revendicateur de la foule dont les cris maintenant étaient mélangés d'accents de peur.

De partout les voix des Égyptiens se hélaient, appelant qui un ami, qui un parent dont il ne voulait pas être séparé, chacun commençant à craindre la violence qui planait sur l'esplanade et dont les soldats en armes pouvaient déclencher la tempête à tout moment. Alors, oubliant individuellement l'affront à leurs dieux et leurs glorieux ancêtres, les civils commencèrent à refluer devant ces étrangers dont ils savaient que les légions dominaient la plupart du monde connu, et que les représailles que ceux-ci réservaient aux peuples soulevés étaient déjà légendaires de cruauté aux vertus d'exemple.

Les centuries, voyant qu'ils arriveraient à leur fin sans vraiment de résistance accentuèrent la pression aux endroits stratégiques, se rejoignant entre elles en plusieurs points et établissant plusieurs vastes fronts qui maintenant repoussaient les civils en dehors des esplanades religieuses de cette antique cité du dieu Rê. Là-bas, devant les alignements impeccables de boucliers apparemment impénétrables, les civils s'enfuyaient de plus en plus vite, certains tentant de conserver la dignité de leur rang séculaire, d'autres courant franchement, traînant ou non par la main une fiancée ou un enfant. Le nom de leur dieu s'éteignant alors, passant de leur gorge à

SILENTIUM

l'oubli. Vaincu lui aussi par ces soldats du bout du monde, dont le martèlement des armes écrivait leur histoire.

Quand le soleil commença à allonger les ombres, aux limites des cadrans solaires, la place était devenue déserte, seulement troublée par les coups de marteaux des ouvriers fixant le mégalithe à son support roulant qui l'amènerait le lendemain jusqu'au navire qui l'attendait, mollement bercé par les flots du Nil.

Quelques manipules au pas devenu nonchalant, de temps à autre, parcouraient les lieux, passant de la chaleur harassante à l'ombre de centaines de temples et monuments s'élevant depuis des milliers d'années, les soldats regardant alors d'un air blasé ces merveilles de sculptures réalisées pour la plupart alors que leurs ancêtres étaient encore un peuple de bergers dans le Latium. Puis, malgré quelques ombres aux pas furtifs, le soir tomba dans le calme des vaincus.

Là-haut, dans le palais du gouverneur réquisitionné pour les besoins de la cour, la réception battait son plein aux lueurs des lampes à huile caressant les coupes d'or emplies de mets auxquels la plupart du temps ses concitoyens ne pouvaient rêver, mais Apalânis n'avait pas le cœur ce soir, de se mélanger aux Romains triomphants. Pressant le pas dans les ruelles sombres, il devait contourner la colline du Palais pour regagner la petite maison réservée pour lui et sa famille pendant la semaine où la cour s'était établie ici, dans la vieille citée, abandonnant Alexandrie pour cette villégiature que les Romains devaient trouver dépayssante.

Ravalant le mépris qu'il masquait à longueur de journée pour ces étrangers aux mœurs barbares, jusqu'à en avoir la nausée, il pressa encore le pas pour rejoindre sa femme, lui ayant semblé entendre un frôlement dans l'ombre d'un temple dédié à Isis, sa déesse de prédilection. Le frôlement se fit plus proche, derrière lui maintenant, et il se demandait s'il ne devait pas se mettre à courir quand une forme encapuchonnée apparut devant lui, rendant vain maintenant tout désir de fuite.

Quelqu'un arrivait derrière lui, et il savait aussi qu'une autre ombre allait surgir des recoins du temple, à sa droite, là où il avait entendu les frôlements. Comme il savait qu'il ne lui servait à rien de fuir, sachant maintenant, à moitié rassuré, qu'il ne s'agissait pas de vulgaires rôdeurs, la forme qui s'était matérialisé devant lui, ôta son capuchon, bien qu'Apallânis l'ait déjà reconnu, à sa démarche, ses vêtements, et l'odeur d'huiles parfumées dans laquelle l'autre évoluait toute la journée. Celui-ci lui parlait, doucement, trop presque, l'obligeant à avancer d'un pas pour pouvoir entendre ce que le prêtre marmonnait presque entre ses dents, comme une incantation :

— ... t'avons vu aujourd'hui, avec les profanateurs. Tu parlais au Préfet.

— Il voulait savoir ce que les fidèles disaient, sur la place.

— Et ?

— Je lui ai dit la vérité, qu'ils saluaient le souffle de Rê, notre dieu.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout, bien sûr, maître.

Il se rendait compte, comme il terminait de parler, qu'il venait de finir sa phrase d'un « maître », comme à la phrase d'avant il avait cru bon d'enrichir son discours d'un « notre dieu », qu'évidemment il n'aurait pas l'inconscience de prononcer devant le Préfet romain. Alors qu'il n'avait pas vu son interlocuteur depuis deux bonnes années, et que, de toute manière, cela faisait bien longtemps qu'il ne l'avait appelé ainsi, l'occupation romaine ayant distendu à l'extrême les anciennes pratiques.

Il s'aperçut aussi, avant que l'autre ne réponde, que s'il l'avait fait, c'était que quelque chose dans le silence du prêtre l'avait inquiété, sans qu'il ne s'en rende compte sur le moment, comme l'inquiétait aussi le silence des deux autres que pourtant il connaissait depuis leur enfance commune, à Alexandrie. Mais le grand prêtre lui parlait déjà, demandant avec une voix encore plus inquiétante :

— Tu lui as dit.

— Quoi ?

— Tu lui as dit, pour le tekhen, la pierre levée...

— Non !

L'importance du sacrilège dont le prêtre l'accusait lui faisait dresser ses cheveux sur la tête, et il venait de crier sa réponse, les yeux exorbités de terreur.

— Alors, pourquoi ils savent ?

— Ils ne savent pas, ils ne m'en ont rien dit et je n'ai rien entendu là-dessus, même quand ils parlaient entre-eux en romain, depuis des jours. Il y a seulement un des envoyés de Rome, pour accompagner la pierre, qui m'a demandé si je savais pourquoi l'ancien préteur s'était autant intéressé aux pyramides et à nos croyances.

— Tu mens...

— Non ! cria-t-il encore,

Il s'apprêtait à protester encore quand il sentit une main le saisir à l'épaule par-derrière, le maintenant fermement tandis que quelque chose de froid le traversait de part en part. Il baissa les yeux et vit bizarrement une pointe de métal sortir de sa poitrine tandis qu'un éclair de douleur explosait en lui, montant jusqu'à la gorge en un hurlement bientôt bâillonné par son propre sang.

Il sembla à Publius avoir entendu un cri horrible, là-bas du côté des ruelles sombres. Il tendit l'oreille, mais, n'entendant rien d'autre, il en déduisit quelque crime crapuleux, comme il s'en produisait toujours dans ces pays de sauvages. Puis, apercevant Lentulus, il marcha vers son général avec le sourire des bons jours :

— Mon ami Marcus, ta légion a fait du bon travail cet après-midi.

— Oui, Chevalier, j'ai la chance d'être bien entouré, par des officiers et des soldats de valeur, comme seul Rome sait en produire.

— C'est vrai, général » le Préfet baissa la voix avec un faux air de conspirateur et ajouta « Il faut dire que ces Égyptiens ne font pas le poids. Dire qu'ils ont été une grande nation, j'ai personnellement du mal à y croire, même en voyant toutes ces constructions pour leurs dieux.

Il partit d'un grand rire accompagné poliment par le chef de sa vingt-deuxième légion.

— Mais appelle-moi Publius, continuait-il. Nous sommes entre Romains ce soir non ? Tu connais le commandant Lelius ?

Il l'entraîna vers la baie d'où l'on apercevait les temples maintenant éclairés par la pleine lune qui venait de se lever. Un homme d'une quarantaine d'année était là, sirotant du vin dans une coupe en vermeil, flirtant discrètement, discutant poésie en latin avec une splendide jeune femme, les cheveux relevés à la dernière mode de Rome, inconnue de Publius. Celui-ci toussota pour attirer l'attention de l'homme en toge impeccable qui, se tournant et reconnaissant le Préfet, lui présenta la Romaine :

— Dona Flavia Caelia Decia, la femme de votre Juridicus³ vient voir son mari quelques jours pour affaires, elle est venue sur mon navire, et repartira avec aussi, les affaires la retenant d'habitude à Rome.

Publius regarda la jeune femme avec étonnement, le visage de son assistant, le Juridicus, passa brièvement dans sa mémoire, sans que pourtant il ne réussisse à associer cet homme approchant la cinquantaine, rubicond et bedonnant, à la Venus qu'il avait en face de lui. L'homme en toge continuait :

— Flavia, je te présente Publius Rubrius Barbarus, Préfet Augustal d'Égypte.

Les yeux de la femme s'agrandirent un bref instant, à l'énoncé du titre ronflant, sous-entendant un pouvoir notable. Puis, après un moment de flottement pendant lequel les trois hommes semblèrent sous le charme de Flavia, comme une Circée ressuscitée, Publius pensa enfin à faire les présentations de son général :

— Marcus, je ne te présente donc plus Flavia Caelia, mais voici par contre le fameux commandant Octavus Lelius, responsable du bateau qui emmènera la pierre après-demain, si tout va bien. Octavus, notre brillant général, le Tribunus laticlavius Marcus Lentulus qui nous a évité bien des soucis aujourd'hui.

— J'en ai entendu parler, même sur mon navire que je ne pouvais pas quitter, malheureusement. Je te félicite général. À la grandeur de Rome !

³ Premier assistant du Préfet, nommé directement par Auguste.

Il venait de lever son verre, obligeant les autres à en faire autant, répétant en écho : « À Rome ! », la jeune femme en profitant pour s'esquiver. Le commandant parlait avec l'affectation des Romains pur jus, élevés aux invectives du forum. Pour détendre l'atmosphère que le marin avait rendu un peu trop solennelle, le Préfet, véritable petit roi d'Égypte, prit ce dernier par le bras, lui demandant :

— Alors, quels sont les derniers potins à Rome ?

— Comme d'habitude, les prix augmentent et les femmes nous rendent fous, répondit le marin en riant, se détendant enfin. Les projets de constructions poussent comme les blés, et Rome est en éternels travaux.

— Ça ne changera jamais, pontifia Publius avec un sourire mondain.

— Oui, avec des idées toujours plus bizarres. À propos, la pierre, ils veulent en faire un horologium géant.

— Pardon ?

La répartie du Préfet n'était pas feinte, ne comprenant par de quoi Lélius parlait.

— La pierre que je dois ramener, reprit le commandant, Auguste veut un cadran solaire géant, pour que les citoyens puissent marcher sur l'ombre leur donnant l'heure, et elle servira d'aiguille, de gnomon.

Marcus n'en revenait pas, il avait failli y avoir un bain de sang cet après-midi pour que les Romains puissent s'amuser à lire l'heure sous leurs sandales. Avant qu'il n'en ait conscience, une phrase franchit la dérisoire barrière de ses lèvres.

— *Vulnerant omnes, ultima necat*⁴.

Publius vint à la rescousse de son général à la diplomatie défaillante. Levant son verre il scanda :

— À l'horologium !

— *Ultima necat* ? Mais vous êtes tous bien cérémonieux ce soir ! Il n'est pas encore temps de mourir... quand notre commandant doit encore introduire son espar de pierre dans la cale...

⁴ Toutes blessantes, la dernière tue. Cette devise, parlant des heures, était inscrite sur certains cadrans solaires de la Rome antique.

C'était Flavia qui était revenue. En voyant le visage du commandant virer au pourpre, elle sût que sa répartie avait fait mouche et partit d'un grand rire posant sans plus de façon sa main sur la poitrine du commandant, le Préfet et le général échangèrent un bref regard de compréhension, ne pouvant s'empêcher d'envier le commandant et ses longues traversées. Puis, la bonne humeur de la jeune femme devint communicative et tous trinquèrent de bon cœur, dans la gaieté, bien loin de Rome et de sa politique.

Au bout d'un moment, quand ils furent bien obligés de redevenir sérieux, Flavia, que la chose préoccupait depuis l'après-midi demanda quand même au Préfet :

— Mais, Chevalier, comment ça s'appelle ?

— Quoi ?

— Cette pierre, là, qu'Octavus doit ramener à Rome pour Auguste, comment ça s'appelle ?

Publius sourit, enfin content de pouvoir briller devant cette femme d'un savoir inutile le reste du temps. Il commença :

— Les Grecs qui étaient là juste avant nous...

Il ménageait une pause, comme pour souligner que c'était à eux maintenant, tout ça. Et à lui surtout qui en était le quasi-roi. Déjà il reprenait. « Quand ils ont vu ça, ils ont dû y voir une ressemblance avec les brochettes avec lesquels ils rôtaient leurs chèvres. » Il fit une nouvelle pause, laissant transparaître un fin sourire entendu, puis finit :

— Alors ils l'ont appelé de ce nom-là : “brochette à rôtir”. En grec cela se dit : “obeliskos”, c'est pour ça que, maintenant, on l'appelle : “obélisque”.

SILENTIUM

01

Rome – De nos jours.

La gosse détalait, sortant de la rame un peu trop tard pour pouvoir le distancer, et Jérôme s'élança à sa suite, bousculant quelques touristes abrutis de chaleur en marmonnant des *scusi*, il réussit à sortir aussi, juste avant que la porte ne se referme en heurtant rageusement son talon. L'odeur sur ce quai était la même qu'ailleurs, un mélange de crasse décennale et de produits aseptisant industriels. Il regarda machinalement le nom de la station : Barberini, et s'élança derrière l'enfant qui déjà disparaissait, là-bas, à l'angle du couloir souterrain.

Se forçant à respirer en rythme, comme à son footing hebdomadaire, il ne tarda à gagner du terrain sur la petite voleuse, heureusement ralentie par sa mallette bien trop lourde pour elle. Il commençait à reprendre espoir. Toutes ses recherches personnelles

étaient dans cet attaché-case, représentant des années de travail, dont une partie devait servir à présenter son mémoire pour le professorat. Bien sûr, il y avait les sauvegardes... mais enfin c'était un tel bazar, les supports avaient changé depuis quatre ans, et il n'était pas certain de tout retrouver...

Là ! Elle était passé par-là pourtant ! Il sortit de sa digression, toujours habitué qu'il était de se retrouver dans la lune, même aux moments les plus cruciaux. Il y avait un embranchement, et il ne savait quel chemin elle avait pris.

— *Di là !*

Un Romain, habitué de ces courses poursuites et compatissant, lui indiquait le couloir de gauche, en tendant le bras. Jérôme fonce en criant un « *Grazie mille !* » et en levant le bras. Des escaliers menaient à la surface et la voleuse, qui ne devait pas avoir plus de douze ans, traînait la mallette de Jérôme marche après marche. Il la vit se retourner, en haut de la volée, ouvrant de grands yeux en le reconnaissant, pensant l'avoir semé. Elle lui cria rageusement quelque chose dans une langue inconnue et s'élança sur le trottoir alors que lui escaladait les marches deux à deux.

Il déboucha à l'air libre et la chape de plomb de la chaleur estivale lui tomba dessus. La gosse filait au loin rasant les touristes attablés. Il savait où il était, étant venu dîner trois jours auparavant. La petite fille, crasseuse et habillée façon romano, venait d'emprunter la Via Veneto avec seulement quarante mètres d'avance. Elle tourna la tête, se déconcentrant une seconde de trop dans sa course en le voyant déboucher sur le trottoir, bousculant une chaise à la terrasse d'un restaurant, elle la renversa contre des Américains déjeunant, déclenchant une série d'exclamations.

Voyant la scène, un serveur du restaurant suivant hurla au visage de la fillette :

— *Ancora una Zigana a rubare ! E non si vergogna !*

Il avait le visage rouge, probablement plus que lassé de voir la même scène, jour après jour. Puis, quand il vit Jérôme passer devant lui, il sembla s'éveiller, les poursuivants si proches étant sûrement assez rares. Alors, plus amène, comme on encourage un

champion, il lui désigna un point plus loin, à la courbure de la rue qui montait à cet endroit, lui criant :

— *Piu svelte signor ! Ché anno la machina laggiù ! Il camioncino biancho...*⁵

Jérôme venait de comprendre, ils avaient leur base, une camionnette blanche, il la voyait plus loin, et si elle la rejoignait avant qu'il ne la rattrape, lui perdrait définitivement ses recherches. Stimulé par cette idée qui venait de se matérialiser avec densité dans son esprit, visualisant les années de travaux envolés, hypothéquant sa carrière dans son déroulement normal, il sentit un deuxième souffle, tandis qu'une force nouvelle investissait son corps. Ne sentant plus les effets de la chaleur, ni de la fatigue, ses jambes se mirent à accélérer, comme mues d'une vie autonome, alors qu'il voyait tout cela comme au ralenti, spectateur de sa propre action.

Il gagnait du terrain, très nettement, d'autant plus que l'enfant semblait être à bout de force, n'ayant pas ménagé ses efforts, ses jambes semblaient la trahir. Jérôme commençait même à distinguer deux formes derrière le pare-brise crasseux. Des hommes sans doute, entre vingt et trente ans. L'un d'eux, à l'approche de sa petite complice quitta son siège, passant derrière, et un instant après la porte latérale s'ouvrit. Il restait une dizaine de mètres à Jérôme pour rattraper sa voleuse.

Celle-ci semblait courir sur un tapis roulant allant en sens inverse, vivant probablement un moment pénible, comme dans un rêve où l'on ne peut plus avancer pour échapper à un danger. Puis, enfin elle arriva, sautant dans l'ouverture, mais avec Jérôme sur les talons.

La porte coulissante commença à se refermer, poussée par l'homme à l'intérieur, et Jérôme entendait le moteur tourner. Son esprit chercha une solution en un dixième de seconde et, d'instinct, il leva la jambe droite, celle qui avait l'élan dans sa course. La jambe gauche lui servant de pivot, du plat de son pied droit il repoussa la porte, effectuant un *Mae Geri* parfait, un qui lui aurait valu les féli-

⁵ Plus vite monsieur. Ils ont un véhicule là-bas ! La camionnette blanche...

citations de Cyril, son prof de karaté, à l'époque où il fréquentait les dojos.

Jérôme voyait encore la scène au ralenti, vivant une distorsion bizarre du temps, comme il en arrive dans les moments décisifs. La porte, sembla hésiter un dixième de seconde, comme partagée par un choix entre deux forces. D'un côté la nouvelle donne, le coup de pied puissant, exécuté parfaitement par un homme dans la force de l'âge se servant de la force pivotante, doublée par celle de son plein élan d'une course rapide, le tout canalisé par une technique éprouvée, remise d'instinct à jour par une ancienne ceinture noire de karaté. De l'autre côté, un homme jeune, arc-bouté sur la poignée, et qui avait l'avantage de l'antériorité de l'action, donc de l'énergie cinétique du mobile qu'était la porte en tôle.

Puis, très vite, persuadée, la portière repartit en arrière, accélérée par la puissance du coup de pied elle projeta dans la foulée l'homme au bras tendu vers l'arrière du camion, celui-ci heurtant les portières arrière avant de s'étaler dans un fatras hétéroclite de sacs, de vêtements, smartphones et autres appareils électroniques. Pour retrouver l'équilibre, Jérôme sauta dans la camionnette alors que celle-ci déboîtait. Le chauffeur n'évaluant pas encore la situation, Jérôme savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps devant lui.

La fillette s'était blottie derrière le siège conducteur et le regardait avec des yeux vraiment effrayés, personne apparemment n'ayant eu, de sa jeune expérience, l'audace qu'il avait. Il jeta un coup d'œil à l'arrière et vit l'homme tenter de se relever, se massant l'épaule droite qui avait heurté le haillon arrière. Enfin il parcourut des yeux le sol métallique parsemé d'objets. Il repéra tout de suite sa mallette et se baissa pour la saisir avant même d'avoir retrouvé le parfait équilibre. Le véhicule s'engageait sur la chaussée alors que, alerté par quelque chose dans le regard de la fillette, il regarda encore au sol et vit une deuxième mallette, exactement identique à la sienne, d'une marque au quasi-monopole international.

Il hésita une fraction de seconde, mais l'homme du fond s'avancait déjà. Heureusement, le chauffeur, une fois sur la route, venait de regarder dans son rétroviseur, évaluant la situation d'un

seul coup d'œil, il écrasa la pédale de frein, déséquilibrant tous les occupants. Jérôme s'appuya au siège passager mais l'homme du fond, s'accrochant à une saillie de l'une des parois pivota et heurta le côté du véhicule.

Jérôme profita de ce répit et, sans trop y réfléchir, s'empara de la deuxième valise avec la main gauche, celle qui tenait encore la première. De la main droite, il se propulsa en arrière et atterrit sur la chaussée en exécutant un quart de tour vers la droite, commençant à courir du même mouvement, sa main gauche empoignant toujours fermement les deux attachés case. Il parcourut comme en volant les quelques mètres le séparant de l'entrée du métro, applaudissant cette fois par les serveurs des mêmes terrasses qu'il avait longées à l'aller et qui avaient compris la situation, saluant la performance, applaudissements aussitôt relayés aussi par les clients attablés.

Quelques *bravo* fusaient même comme il descendait les marches deux par deux. Ne perdant pas de temps à contrôler derrière lui, il fonça jusqu'aux rames, présentant son passe journée à la volée dans la pointeuse, arrivant sur le quai alors qu'une rame était déjà là. Il s'y engouffra, commençant seulement à respirer lorsque les portes se refermèrent. Puis, alors que la rame démarrait, il les vit débouler, l'homme d'une trentaine d'années et l'enfant d'une douzaine à peine. Trop tard.

L'homme le repéra et lui montra son poing pendant que la fillette l'invectivait dans sa langue. Alors seulement, regardant sa main gauche tenant deux attachés-cases par les poignées, il réalisa qu'il venait d'établir un véritable exploit en dérobant quelque chose à ceux-là, lui qui de sa vie n'avait jamais rien volé. Rien de rien.

Il changea à Termini, vérifiant encore s'il n'était pas suivi, ou que les groupes de dépouilleurs professionnels continuent à l'ignorer, ne sachant rien de leur mode d'organisation, s'ils étaient liés ou indépendants les uns des autres. La ligne B, quand on se dirigeait vers le nord et à quinze heures en plein été, était déjà beaucoup plus calme. Jérôme s'assit sur l'une des places assises libres à profusion à cette heure-ci, puis, regardant son couple de valises identiques, prit le temps de réfléchir, plus posément.

Déjà, le principal était qu'il avait sauvé ses recherches, dans l'une des deux mallettes posées à ses pieds. Il les regarda un peu plus attentivement, essayant en vain de repérer la sienne à une rayure qu'il était persuadé avoir faite à Roissy, la semaine passée, en venant à Rome. Bon, une des deux n'était pas à lui, c'était indéniable. Qu'en faire maintenant ?

Un moment, il avait caressé l'idée de continuer sa journée comme prévu, dans une sorte de déni de la réalité, et de remettre le problème au lendemain. Mais il devait se rendre à l'évidence, cette mésaventure l'avait un peu touché. La rame s'arrêtait à Castro Pretorio, la station où il aurait dû descendre normalement, pour continuer sa journée d'études. Ses recherches... tout ce qu'il y avait dans cette mallette, et qui avait bien failli s'envoler aujourd'hui...

Il laissa les portes automatiques se refermer, enterrant l'après-midi à la Bibliothèque nationale généreusement climatisée. On était mardi, un instant il pensa qu'il lui restait à peine plus d'une semaine de vacances pour terminer son programme, mais il avait déjà décidé de profiter de cette fin de journée, tout à la joie de n'avoir pas perdu la totalité de son travail. Déjà la rame roulait dans la relative fraîcheur du tunnel et Jérôme pensait avec délectation à la sieste romaine qu'il ne s'était jamais permise.

À la station Policlinico, il avait décidé aussi qu'il n'irait pas reporter l'autre mallette tout de suite à la police, s'accordant l'après-midi et même la soirée. Sans oser se l'avouer, il cherchait avant tout à se convaincre lui-même d'être du bon côté, celui de la victime, avant de se présenter aux *carabinieri* pour rapporter un attaché-case dérobé à une bande de romanichels. Assuré sur la marche à suivre, il était prêt quand la rame s'arrêta à la station Bologna.

Il descendit du métro et monta lentement les volées de marches saturées de musique insipide, dont le volume était à la limite du supportable. L'air était toujours aussi désagréable, un mélange de poussière aseptisée et d'odeurs contenues, baigné dans cette fraîcheur de cave qui faisait espérer la fournaise de la surface. Il remonta donc d'un pas un peu plus léger à la surface, accueillant avec gratitude l'irradiation quasi-létale du soleil de milieu d'après-

midi. Il devait faire trente-six degrés à l'ombre, sans doute était-ce pour ça qu'il marchait en plein soleil, le temps d'arriver à la supérette au pied de l'hôtel pour y faire une provision de liquide réfrigéré.

L'hôtel où il était descendu, au charme désuet et à la climatisation épique, représentait néanmoins pour lui un havre de paix dans cette Rome trépidante, même en pleine saison touristique. Assez près pour lui éviter la location d'un véhicule, il était assez éloigné pour goûter au charme tranquille de ce quartier populaire. Jérôme entra en soufflant inconsciemment, comme on le fait après avoir échappé à quelque chose. Il accompagna d'un geste de la main son déjà coutumier *buongiorno* au planton d'après-midi et grimpa la volée de marche qui devait l'amener à l'ascenseur, démarrant bizarrement à partir du premier étage, vestige folklorique d'une conception déjà archéologique du palace romain.

La porte de l'ascenseur daigna enfin s'ouvrir, plus lui semblait-il pour éjecter les passagers descendant que pour lui permettre de monter. Elle était là, devant lui, l'empêchant un peu de rentrer dans la cabine, avec son sourire en coin et son air taquin, comme tous les jours au petit déjeuner — Jérôme évitant, sans se l'avouer, de changer l'heure à laquelle il descendait à la *colazione*, se trouvant ainsi toujours en même temps qu'elle devant le buffet matinal. Il ne lui avait pas encore adressé la parole autrement qu'avec les *buongiorno* polis qu'il ne distribuait néanmoins pas à tout le monde, et encore moins, donc, proposé de prendre le petit déjeuner à la même table, remettant stupidement chaque jour au lendemain.

— Vous en avez deux aujourd'hui ?

Elle avait lancé ça dans un français maternel — alors que jusqu'ici il la prenait pour une Italienne cent pourcents mozzarella —, et avec cet air espiègle qui la faisait ressembler à une adolescente, le regardant effrontément vers le bas du corps. Avant qu'il ne réalise qu'elle prenait prétexte des mallettes pour briser la glace de cette façon ambiguë, il prenait déjà un phare et virait au rouge pivoine.

— Non, c'est-à-dire que, la deuxième n'est pas à moi, alors... je dois l'apporter aux *carabinieri* demain, bégaya-t-il lamentablement.

— Quoi, vous l'avez volée ?

Elle avait dit ça en exagérant un peu le dernier mot, comme si elle parlait à un enfant. Il reprit :

— Non ! Enfin oui... je l'ai reprise aux voleurs quoi...

Le sourire espiègle réapparut comme l'ascenseur repartait sans lui.

— Ça a l'air compliqué, mais enfin, vous avez le temps de commencer, votre ascenseur est parti. Vous avez volé des voleurs, alors ?

— C'est vrai, admit-il. Et je dois rapporter une des deux malles aux carabinieri, demain.

— Mais pourquoi ? Et laquelle des deux, elles sont pareilles non ?

— C'est pour ça !

Jérôme commençait à désespérer d'arriver au bout de ses explications, devant ce déluge de questions ne lui laissant pas le temps de finir une réponse, comme il commençait à douter du bien fondé de répéter cette scène devant des policiers étrangers, et suspicieux de profession. Il essaya de finir, avant qu'elle ne recommence :

— Sur le moment, je ne savais pas laquelle des deux était la mienne, alors je les ai reprises toutes les deux...

Jérôme vit très bien le moment où elle comprit, ses yeux s'agrandissant un peu. Elle porta une main à sa bouche et partit d'un grand rire, réussissant à placer entre deux quintes :

— Vous l'avez vraiment fait ? Vous les avez prises ? Mais, comment ça s'est passé, racontez-moi. Vous avez bien cinq minutes non ?

Ce-disant, elle le prit par le coude et l'amena jusqu'à une petite terrasse attenante à la salle du buffet, entourée d'immeubles assez éloignés pour éviter la sensation d'étouffement, mais relativement fraîche car ne voyant sans doute jamais le soleil. Elle attendit qu'il s'assit sur une des chaises en plastique blanc, et fit de même, rap-

prochant sa chaise comme le feraient deux complices cherchant la discrétion.

Il profita de la proximité pour la détailler mieux qu'il n'avait eu l'occasion de le faire jusqu'alors. Elle ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante, mais semblait posséder une énergie inépuisable qui faisait pétiller ses yeux verts, sous une cascade de cheveux blond bouclés qui entourait un visage de madone au bronzage parfaitement maîtrisé, soulignant ses paroles de mains papillonnantes. Peut-être était-ce pour ça qu'il l'avait si rapidement cataloguée Italienne ?

Elle marchait d'habitude d'un pas rapide mais ondoyant, comme en représentation perpétuelle de mode. À ce moment-là, il fut pris de doute, comparant ce volcan survitaminé à sa nonchalance d'intellectuel rangé. Avec ses quelques kilos de trop, même s'il n'était pas vraiment moche, il se surprenait souvent à se trouver quelconque avec son mètre soixante-quinze et sa tête de méditerranéen à l'œil noir et la tignasse aile de corbeau.

— Alors !

Il revint à Rome et sur la terrasse de l'hôtel, comme elle le secouait un peu, la main sur son biceps, réclamant, exigeant déjà son histoire. Il sourit un instant, secoué de plusieurs manières, puis lui expliqua sa mésaventure du matin, commençant par la petite tzigane lui subtilisant son attaché-case entre ses jambes dans le métro, la course poursuite dans les couloirs de métro, la camionnette et la fuite, jusqu'à son arrivée ici. Machinalement, il ouvrit deux cocas frais qu'il avait achetés à la supérette et lui en tendit un dont elle vida la moitié d'un trait, lui rappelant que, même si à l'endroit où ils étaient, il faisait moins chaud qu'en plein soleil — celui qui rendait si lumineux l'ocre des façades environnantes —, la température devait quand même avoisiner les trente-deux degrés, et il allait lui proposer un repli stratégique vers une climatisation, quand elle le devança :

— On pourrait aller dans un endroit plus frais, non ? Vous avez prévu quelque chose cet après-midi ?

Elle ne lui laissa pas vraiment le temps de répondre, continuant de l'entraîner dans une avalanche verbale dont il n'avait pas vrai-

ment envie de sortir. De toute manière, elle répondait déjà à sa place :

— Bon, je vous laisse le temps de prendre votre douche et tout. Il y a un café au coin de la place, ça a l'air légèrement branché, mais c'est sympa. Vous me raconterez ce qu'il y a de si important dans cette mallette pour vous faire prendre le risque d'affronter seul cette bande.

Lui laissant à peine le temps de bredouiller un « D'accord... », elle s'était levée, l'entraînant dans son sillage parfumé jusqu'à l'ascenseur qui maintenant l'attendait. Comme il y entrait, elle le retint un moment et lui demanda, contrefaisant et exagérant un peu une interrogation :

— Au fait, vous avez un prénom ?

— Jérôme », répondit-il, un tout petit peu trop rapidement, le sourire taquin réapparaissant à la commissure des lèvres de la jeune femme. « Jérôme Sohler, précisa-t-il encore alors qu'elle lui lâchait le bras.

La porte se refermait et Jérôme ouvrait la bouche pour demander, mais le sourire ravageur de la jeune femme soulignait déjà ce qu'elle disait :

— Aurore Lapeyre.

Seul dans la cabine, Jérôme s'adossa à la paroi latérale, alors qu'un sourire commençait à éclairer le visage que lui renvoyait le miroir fixé à la paroi du fond. Le genre de sourire qui n'apparaissait plus que rarement depuis son divorce, deux ans auparavant.

Il expédia la douche et se changea en vitesse. Les deux mallettes étaient là, sur son lit tiré au cordeau. Délicatement, il s'assit sur le bord du lit et tira la plus proche à lui. Machinalement, il composa le code, toujours le même, n'ayant jamais pris le temps de lire le mode d'emploi, il avait laissé celui d'origine, soit une suite de trois zéros.

L'attaché-case, vendu probablement à des millions d'exemplaires, s'ouvrit avec le bruit étouffé et rassurant de fiabilité qui

avait fait la réputation de cette marque. Poussant un soupir de soulagement, Jérôme souleva le couvercle et resta interdit.

L'assortiment qu'il avait devant lui ne lui appartenait pas. Il réfléchit un court instant et comprit que le possesseur de celle-ci avait fait exactement comme lui. Trop occupé, ou l'esprit trop pris, il avait zappé l'étape mode d'emploi et laissé la combinaison standard. Poussé par une curiosité irraisonnée il se saisit des documents et regarda un moment. Il y avait là de vieux écrits, en latin. Des parchemins fixés entre de fines plaques de verres pour pouvoir être lu sans se détériorer. Il en prit un au hasard, et reconnut la facture d'un original du Haut empire. D'instinct, il le data du premier siècle, et il y en avait d'autres comme ça, la plupart écrits, et d'autres avec des dessins, des croquis lui semblait-il. Un autre lui sembla encore plus ancien, un papyrus égyptien apparemment.

Stupéfait, il referma le couvercle et brouilla la combinaison. Il s'y connaissait assez pour savoir qu'il y en avait pour une fortune dans cette mallette toute bête, la même que la sienne qu'il s'astreignit à ouvrir, juste pour vérifier. Tout y était cette fois, le monde recommençait à tourner.

Puis, quand même un peu dérouté par sa trouvaille, il referma sa mallette, ouvrit l'armoire et cacha dérisoirement les deux attachés-cases sous les couvertures soigneusement pliées pour l'été. Ensuite, un peu pensif, il ferma la porte et déboula les marches depuis le cinquième étage, préférant l'escalier cette fois : Il avait un rencard.

Piazza della Minerva – Rome.

Le regard vide caressant la sculpture de Bernini, Silvio se re-voyait, insouciant, du temps où il s'appelait juste Silvio, Silvio Ruffano pour l'état civil, à cette époque, à la place du front dégarni surmontant le visage rubicond qu'il affichait maintenant, il arborait une longue chevelure d'un brun chatoyant qui accompagnait un corps svelte, pourvu d'un esprit agile mais sans plus de préoccupa-

tion que les touristes déambulant, là, deux étages plus bas, se photographiant devant l'éléphant ou l'entrée de la Basilique.

— Il va vous recevoir...

L'homme avait lâché ça du bout des lèvres, comme s'il soufflait sur une patate trop chaude, ou plus sûrement comme s'il désapprouvait la présence de Silvio, ici, soupçonnée de dégrader le lieu de sa trop modeste présence. Pour le moment, ce dernier avait d'autres problèmes qui rendaient celui-ci puéril.

Machinalement, il s'était levé, se propulsant pour suivre l'huissier imbu sans que celui-ci ne le lui ait pourtant explicitement précisé, enchaînant une série de couloirs à la longueur insoupçonnable depuis l'extérieur du vénérable bâtiment. L'homme avait les talons qui claquaient et, malheureusement pour Silvio, lui aussi. Après deux minutes de ce concours de claquettes sur le marbre séculaire, l'huissier, ayant probablement subi un entraînement spécial à l'identification des portes, s'arrêta devant l'une d'elles que rien ne distinguait des autres. Il l'ouvrit sans y entrer, gardant la poignée en main, se penchant jusqu'à ce que Silvio y pénètre, après un regard appuyé et une économie de mots.

Silvio entra, passant pour cela tout juste entre le montant de la porte et l'huissier penché tenant toujours la poignée en main, le fixant sans aménité, le visage à quelques centimètres du sien comme il pénétrait dans la pièce. Enfin, tremblant, la porte se refermant dans son dos, il s'avança de quelques pas, s'arrêtant devant un bureau en marqueterie qui devait avoir plus de trois cents ans et coûter à lui seul plusieurs mois de salaire d'un ouvrier.

Un homme y était assis et, s'il semblait petit, le visage aussi tanné que celui d'une momie, il dégageait pourtant l'assurance que confère le pouvoir absolu, irradiant cette énergie qui ne se percevait que par l'éclat de ses yeux noirs, enfoncés dans leurs orbites comme deux braises dans un lit de cendres blanches. Pour le moment, il le fixait, son regard transperçant Silvio comme deux rayons X, dévoilant les parties les plus cachées de celui-ci.

Ils restèrent quelques secondes comme ça, Silvio toujours debout, commençant à transpirer et supportant stoïquement son sur-

poids alors que l'autre l'observait encore, s'abstenant ostensiblement de lui proposer de s'asseoir. Enfin il parla, sa voix résonnant étonnamment pour un corps si frêle, comme si elle appartenait à un autre, ou qu'elle émanait d'un haut-parleur caché :

— Vous l'avez perdue...

La voix résonna un peu dans la pièce boisée, à la manière d'un écho de tremblement de terre. Et la tonalité de cette voix, aussi basse qu'elle semblait vibrer en lui, terrifia Silvio d'une peur ancestrale. Sans trop savoir pourquoi, une image vint à son esprit, celle du père Bruno, jugé en face, de l'autre côté de la place, et brûlé à deux cents mètres de là, sur le Campo di Fiori. Les paroles fusèrent d'elles-mêmes, un peu trop fort :

— On me l'a volée, dans le métro ! Des tziganes...

Devant le regard noir que l'autre lui adressait, les mots s'éteignirent doucement, comme un flot qui se tarit. L'homme laissa passer quelques secondes, puis souffla, tout doucement cette fois-ci :

— Dans le métro... Vous avez pris le métro avec... Mais, vous avez pensé aux conséquences ? Si cela tombe en de mauvaises mains...

Silvio baissa la tête, comme quelqu'un attendant une condamnation. Évidemment qu'il y avait pensé depuis que la gosse s'était échappée avec son attaché-case, et, tournant le problème dans tous les sens, il ne voyait toujours pas de solution à la plus grosse gaffe du siècle commençant. Oui, il avait pris le métro avec ça, juste deux stations... pour aller plus vite. Le cerveau ressassant une nouvelle fois tout ça, il n'entendit pas tout de suite l'autre qui s'était remis à parler, s'adressant à lui d'une voix aussi froide qu'un scalpel :

— ... alors écoutez bien, car plus jamais vous ne reviendrez ici. Voilà ce que l'on va faire. Ce que vous allez faire plutôt, le reste ne vous regardant plus...

Piazza Bologna – Rome.

Elle s'était changée, ayant optée pour une robe légère blanche, façon dentelles laissant deviner par transparence une poitrine qu'il n'osait regarder et caressant ses jambes, en soulignant par contraste le bronzage parfait. Elle s'était installée dehors, délaissant finalement la climatisation pour le va-et-vient des Romains, aussi put-elle l'observer à souhait quand il arriva, son regard le rendant gauche, butant du pied sur le bord du trottoir et manquant de renverser le plateau plein de liquides frais et colorés arboré par la serveuse, déclenchant du même coup le si redouté rire de la jeune Française.

Ils parlaient maintenant depuis une heure, se racontant leurs passions.

— Et c'est quoi alors tes recherches ?

Aurore était tout de suite passée au tutoiement, rendant le reste plus facile. Jérôme répondit.

— Ça va t'ennuyer, c'est des trucs d'archéologue, plein de poussière vieille de deux mille ans, les progrès techniques de la Rome antique.

Son rire cristallin résonna encore, faisant tourner la tête aux Italiens.

— Non je veux tout savoir, et après je présenterai les travaux sous mon nom.

— Bon d'accord...

Il réfléchit un moment, la regarda, sourit, puis lui expliqua son doctorat passé et maintenant le professorat convoité, ses fouilles, traquant le moindre empierrement prouvant que les moulins à eau et d'autres progrès existaient déjà pendant l'Empire romain. Puis, quand il vit qu'elle décrochait un peu — il en était à ses recherches historiques, comme le matin même, dans les bibliothèques et collections privées —, il lui demanda :

— Et toi ? Je ne sais toujours rien, qu'est-ce que tu fais à Rome par exemple ?

Elle haussa les épaules et, laconique, expliqua :

— Ho ! Moi... je suis architecte... mais pas une grande, je travaille pour une grosse boîte et je suis là pour un congrès sur les évolutions techniques, la nouvelle façon de faire du béton et tout ça...

— Pourquoi, il y a une nouvelle façon ?

Il eut probablement l'air trop surpris, avec des yeux ronds d'enfant à qui l'on dirait que l'école n'est plus obligatoire, car elle repartit de son rire habituel, penchant légèrement sa tête en arrière, probablement pour que cela sorte mieux, et, trouvant moins d'obstacle, il fusait vers le ciel, retombant sur lui qui ne pouvait s'empêcher de devenir penaud. Ce qui empirait les choses, car le voyant ainsi elle repartait de plus belle, le trouvant puérilement craquant. Enfin elle répondit :

— Oui, maintenant on pourra éviter les ferrailages dans les murs, juste des aiguilles en inox, on pourra faire des voiles plus fins quoi.

Il la regardait bizarrement, comme si elle se fichait de lui — l'habitude étant déjà prise. Puis, presque convaincu, il demanda quand même :

— C'est vrai ?

— Juré, fit-elle en levant sa main droite avec le pouce et l'auriculaire repliés, à la mode scout. Et peut-être même, reprit-elle, que dans deux mille ans le Jérôme de l'époque fouillera le béton pour trouver des aiguilles à la place de barres de fers... On mange où ce soir ?

— Via Veneto ? proposa-t-il sans y penser, le seul endroit qui lui était venu à l'esprit étant celui de ses exploits du matin, et qui était aussi le seul où il s'était octroyé une vraie soirée de détente quelques jours auparavant.

Grande banlieue de Rome.

Le soleil, sans être encore vraiment couché, n'était déjà plus aussi agressif et des dizaines d'enfants couraient en criant entre les caravanes et les voitures rutilantes ou désossées. Certains se je-

taient des mottes de terre sèche qui explosaient en arrivant sur leurs camarades, les adultes vaquant à leur inoccupation habituelle ou, plus rarement, les autres, les adultes *gadjés*⁶ comme les trois qui parcouraient l'allée centrale à pied, depuis qu'ils étaient entrés, quelques minutes auparavant, par le portail principal.

Silvio reçut la motte dure comme une pierre à l'arrière du crâne, y vrillant une douleur dont son mode de vie l'avait épargné depuis plus de trente ans. Il se retourna à temps pour voir une bande de dix garnements s'échapper en riant entre deux énormes camping-cars aussi neufs que chez un concessionnaire. Il porta la main à ses cheveux blancs et clairsemés, craignant d'y trouver du sang, mais ne rencontrant que quelques grains de terre poussiéreuse sur la peau flétrie de son crâne. L'un des deux autres s'était arrêté pour l'attendre, le plus corpulent, celui dont une bosse déformait, au niveau de l'aisselle, la coupe de son costume par ailleurs impeccable. Trop semblait-il à Silvio, compte-tenu de l'endroit. Lui, depuis le début de sa mission, un mois auparavant, avait quitté ses vêtements habituels pour endosser ceux-ci, plus consensuels, qu'il mettait lorsqu'il voyageait ou qu'il ne voulait pas se faire remarquer.

— Tout va bien ?

C'était Giani, le costaud, qui l'avait interpellé ainsi, mais avec une intonation ne souffrant pas de réponse négative. Pressant le pas de ses maigres jambes, il rattrapa les autres comme ils arrivaient devant une tente de réception ouverte et spacieuse, d'un blanc immaculé, où une trentaine de personnes étaient attablées sur une très longue table composée de tréteaux sur lesquels avait été disposée une planche en contreplaqué relativement neuve, d'un seul tenant, d'environ six mètres de long sur deux de large. Elle était orientée de manière à ce que l'une des largeurs, dégagée, se présente vers l'allée. En arrivant, on voyait ainsi tous les convives de profil et, à l'autre extrémité, en face des visiteurs, un homme d'une cinquantaine d'années au visage buriné par le soleil, assis sur un fauteuil en cuir incongru, même sous cette tente quatre étoiles,

⁶ Sédentaires ; ne faisant pas partie des gens du voyage, en gitan.

qui semblait jouir d'un prestige manifeste sur cette assemblée étonnante, car tous le traitaient avec égard.

Les trois hommes s'étaient arrêtés devant le bord de la table où des verres plus ou moins remplis étaient posés à même la planche et dont certains s'étaient renversés, maculant d'humidité le bois brut, les convives les laissant là, sans plus de cérémonie alors que les discussions allaient bon train. Apparemment, pensa Silvio, l'apéritif commençait avant dix-huit heures ici. Sur la table, d'un coup d'œil, il avait déjà remarqué une bouteille de Ricard, du pastis français, déjà vide, ainsi que deux de Martini, donnant une explication crédible au rouge des joues et du niveau sonore ambiant.

Peu à peu, pourtant, au fur et à mesure que chacun constatait le présence des nouveaux venus, le silence se fit et les regards, interrogatifs pour la plupart, allaient de celui qui manifestement était leur chef aux arrivants en costume encore plus incongrus ici que leur assemblée ne l'était pour le reste du monde.

Enfin, l'homme assis au bout de la table parla :

— Vous êtes les envoyés du signor Battisti ?

— Oui monsieur Zanu, je suis Marcello Bucciari.

C'était la première fois que Silvio entendait la voix de l'homme qui venait de s'exprimer. Celui à qui on lui avait expressément stipulé d'obéir avec la plus grande diligence et dont Giani, le barbouze bizarrement armé, devait assurer la protection. Il avait la quarantaine sportive et Silvio n'arrivait à le classer dans aucune des cases dont il avait l'habitude. En fait, même s'il en avait entendu parler en trente ans de carrière, il n'avait jamais vraiment réalisé que des hommes comme ses deux compagnons du moment puissent faire partie de la même organisation que la sienne. Vraiment pas.

Le chef du plus grand camp tzigane de Rome reprenait la parole :

— Il n'a pas voulu me donner de détail au téléphone, à cause des Américains qui espionnent sans doute.

— Probablement, répondit sobrement le dénommé Bucciari, toujours aussi loquace.

SILENTIUM

— Tenez ! Asseyez-vous et buvez quelque chose, pendant que vous m'expliquerez ce qu'on peut faire pour vous. On va vous faire la place...

En parlant, il s'était tourné vers les plus jeunes de l'assemblée, des trentenaires aux longs cheveux noirs bouclés. Ceux-ci déjà se levaient, mais l'homme en costume, d'autorité, levant un peu le bras droit, les arrêta :

— Non non, ne bougez pas. Nous n'avons pas le temps. C'est une affaire très urgente... et « délicate », vous comprenez...

Le chef regarda l'homme dubitativement une ou deux secondes, alors que ses jeunes lieutenants étaient mi-debout mi-assis, entre deux instructions contradictoires, et ils attendaient de lui une décision rapide.

— Ça a l'air important alors. J'ai assuré le signor Battisti que nous vous donnerons toute l'aide possible, avec aussi toute la discrétion dont nous sommes capables.

Ayant dit cela, un fin sourire plissa la commissure de ses lèvres, et il se tourna vers les convives, son regard les balayant tous. Un éclat de rire parcouru la tablée et, sans qu'il n'ajoute rien, tous les hommes et les femmes assis là se levèrent sans hâte et disparurent chacun dans une direction différente, déjà occupés à l'on ne sait quoi.

— Asseyez-vous, je vous prie reprit le gitan, en désignant les chaises les plus proches de lui.

Marcello Bucciari s'était assis à la droite du chef, démontrant par là qu'il connaissait une partie des traditions ayant cours ici. Puis, d'une main, il désigna l'autre chaise, celle à la gauche du gitan, à Silvio. Celui-ci, presque sur la pointe des pieds, y prit place, essayant même d'éviter à la chaise en fer de grincer sur le sol en béton brut, tandis que Giani restait debout à l'extrémité de la table, lui tournant même le dos pour observer les allées.

— Monsieur Zanu, tout d'abord, nous n'avons pas l'intention d'intervenir dans vos affaires, et c'est un grand service que nous vous demandons ici.

Le chef hochait silencieusement la tête, laissant continuer l'envoyé du tout puissant Battisti.

— Voilà, en peu de mots, notre collaborateur, M. Rufrano ici présent, n'a pas surveillé comme il l'aurait dû son attaché-case qui contient des documents inestimables pour nous, et au plus haut niveau.

Il fit une légère pause, scrutant le visage de l'autre. Il y vit passer le léger agrandissement des yeux, signe qu'il avait compris, et reprit :

— Ces pièces, entre de mauvaises mains ... » Là encore, par son silence il suscita sans les citer des images dans l'esprit du gitan, avant de reprendre. « ... pourraient nous valoir un préjudice d'une importance inimaginable.

S'arrêtant, il laissa le chef poser la question lui indiquant qu'il avait compris toutes les faces du problème.

— Ce sont des gens à moi qui ont pris cette mallette ?

Bucceri hochait lentement la tête sans quitter le gitan des yeux.

— Comment ils étaient ?

Bucceri fit un signe de la main à Silvio qui parla, avec force détails pendant cinq minutes, expliquant le lieu, l'heure, la couleur de la jupe de l'enfant, et même le numéro de la voiture et de la rame du métro. Puis, prostré, il se tut regardant droit devant lui alors que la transpiration dégoulinait dans son cou, mouillant son col empesté.

Le chef sortit, d'une large poche de son pantalon style militaire, le dernier smartphone Samsung de presque vingt centimètres de long et passa trois coups de fils, parlant rapidement et avec plus d'autorité qu'ils ne s'y étaient attendu dans cet environnement étonnant, au milieu de plusieurs hectares de camping-cars, de tentes et d'amas divers d'objets ou de ferraille.

Quand il eut fini, il dit simplement :

— Ils arrivent d'ici dix minutes. Elle ne pouvait pas savoir, c'est une enfant.

Bucceri leva la main en signe d'apaisement. L'autre ajouta :

— Mais il y a une complication.

SILENTIUM

02

Via Veneto – Rome.

Enfin, comme tout Rome, ils accueillaient avec délice la fraîcheur du soir. Quelques bougies vacillaient çà et là sur les tables des restaurants, soufflées par l'air doux. De petits palmiers étaient plantés aux pieds de platanes imposants entre lesquels, de loin en loin, des parterres de fleurs ou de gazons avaient été disposés, donnant à ce coin de ville un air de province.

De là où ils se trouvaient, avec Aurore, Jérôme voyait une soixantaine de mètres plus loin l'entrée de la station de métro où il s'était engouffré à peine quelques heures plus tôt. Comme si une de ces deux parties de la journée était un rêve, et il ne savait pas vraiment laquelle, tant les instants qu'il vivait maintenant étaient emprunts d'une douceur irréaliste.

La jeune femme le regardait en souriant. Devinant ses pensées, elle demanda :

— Alors c'est là que ça c'est passé ?

— Oui, je me suis sauvé par-là.

D'un geste vague de la main, il désignait la volée de marches un peu masquée par des plantes exotiques et une terrasse de restaurant.

Elle attendit un moment, entrecoupé par l'arrivée du serveur leur apportant deux assiettes énormes d'*antipasti*, puis lui posa franchement la question :

— Tu ne crois pas qu'ils reviendront ?

— Je n'y ai pas pensé, avoua-t-il, mais si tu veux, on peut aller ailleurs.

— Et laisser ce plat aux Italiens ? Tu ne me connais pas encore.

Avec appétit, elle planta sa fourchette dans un morceau d'encornet frit et le porta à sa bouche vermeille sans autre forme de procès. Il l'imita et tenta de la rassurer encore :

— Pas sûr qu'ils me reconnaissent, et puis peut-être qu'ils sont quelque part, en train de se partager le butin de la journée.

L'image la fit rire, s'imaginant la troupe de pirates modernes au coin d'un feu, s'attribuant sacs Vuitton et Iphones.

— Tu as encore beaucoup à faire, dans tes recherches ?

Il haussa les épaules, plus certain depuis quelques heures de ses priorités. Lui remplissant le verre de *Lacryma Christi* 2008, il lui dit :

— Normalement, oui. Mais j'ai plutôt envie de profiter un peu, après tout ça... Et toi, ton congrès ?

— Plus trop important maintenant, j'ai fini la partie pour laquelle je suis venue. J'avais prévu de visiter Rome ces trois prochains jours, avec deux collègues.

Une ombre légère passa dans le regard de Jérôme, réveillant le sourire taquin. Elle reprit :

— Mais enfin, elles peuvent aussi se débrouiller sans moi, si un vrai archéologue diplômé est prêt à me faire visiter la ville par exemple...

Le visage de Jérôme s'éclaira d'un sourire et, finissant ses *anti-pasti* avec un regain d'appétit, il lança :

— Ça marche pour la visite, mais il faut se lever de bonne heure pour le grand tour.

— Sept heures tapantes au petit déjeuner.

— Ça, je l'ai bien cherché ! conclut Jérôme, déclenchant, un peu à dessein, la fraîcheur du rire de la jeune femme.

Évitant d'alimenter la légende des Français aux petits pourboires, il régla au serveur qui devint encore plus démonstratif, multipliant les *grazie*. Aurore était partie aux toilettes, lui, distraitement observait le cadre de la scène du matin quand son regard s'arrêta, fixant, à la courbure de la rue, sur l'emplacement de stationnement réservé aux handicapés, une camionnette blanche qui venait de se garer.

Le sang sembla se glacer dans ses veines, et, même s'il savait la chose possible, revoir une camionnette comme celle des tziganes, au même emplacement, remua trop de choses en lui pour qu'il puisse contrôler ses émotions.

— Allez mon guide ! On y va ?

Un bras se posa sur son épaule, et Jérôme leva un visage défait vers Aurore qui s'en aperçut immédiatement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il indiqua du menton la direction de la camionnette. La jeune femme, comprenant immédiatement, demanda :

— C'est eux ?

Il haussa les épaules, lui faisant comprendre qu'il n'en savait rien, et commença à se lever quand les occupants, un peu cachés par le véhicule, émergèrent par la porte latérale. Les deux Français attendirent un instant qu'ils passent à la lumière d'un réverbère, et Jérôme les reconnut. C'était ceux du matin même, les deux gitans d'une trentaine d'années, accompagnés de la fillette.

Il s'était figé sur place et, comme dans un rêve, Aurore l'entraîna vers la station de métro, lui regardant dans la direction des tziganes, si bien que ceux-ci finirent par le remarquer aussi. Ce fut la

petite voleuse du matin qui le reconnut en premier, le montrant franchement du doigt aux deux autres.

Les deux Français avaient alors accéléré le pas, se précipitant vers l'entrée de la station Barberini. Mais, avant de plonger dans les souterrains, Jérôme s'arrêta et observa un instant : Quelque chose clochait. Les gitans, au lieu de les suivre, comme ils l'avaient craint tout d'abord, s'étaient arrêtés et l'un d'eux, qui avait sorti un téléphone portable de sa poche, était en communication, se contentant d'observer les Français de loin.

Jérôme retint Aurore et il lui glissa quelques mots tout en l'entraînant avec lui. Ils revinrent d'abord sur le trottoir, au milieu de touristes, puis tournèrent rapidement sur leur droite au coin de la rue. Longeant la place Barberini, ils accélérèrent le pas jusqu'au moment où, tournant encore à droite, ils se mêlèrent à la foule déambulant *via Sistina*, Aurore se retournant fréquemment tandis que Jérôme, connaissant un peu la ville, les guidaient.

— Ils sont derrière nous !

La jeune femme, par ce cri, venait de constater ce qu'ils craignaient, après avoir contrôlé leurs arrières une énième fois. Elle serra la main de Jérôme qui se hâta un peu plus, bousculant même un Américain distrait. Ils tournèrent à gauche dans la première rue qu'il trouva et, arrivés à la suivante, ils s'arrêtèrent. Puis, réfugiés derrière l'angle d'un bâtiment, ils scrutèrent au loin la *via Sistina*.

Jérôme le premier les vit passer, leurs regards fouillant la foule et explorant la *via Crispi* qui les séparait. Tirant Aurore, ils revinrent à l'abri du regard des trois gitans puis repartirent, prenant une rue au hasard.

Le Français leva les yeux, *via dei Due Macelli*. Il n'était jamais venu là. Le trottoir était très étroit et ils avaient du mal à progresser entre la foule et les voitures stationnées. À un moment, un petit opéra ouvrit ses portes, se délestant de ses spectateurs qui grossirent encore la foule. Ils bousculèrent un couple de Français, des cinquantenaires qui pourtant leur ressemblaient étrangement. Les quatre expatriés se regardèrent un moment, comme s'ils se voyaient à travers un miroir de temps, puis Jérôme reprit sa course

avec la jeune femme, fonçant dans la première ruelle qu'ils trouvèrent à gauche, se frayant un passage entre les terrasses des restaurants qui à cet endroit monopolisaient la chaussée déjà minuscule. Quelques minutes plus tard, ils débouchèrent enfin sur une avenue plus grande et Jérôme, descendant sur la chaussée, arrêta un taxi vide errant là.

Après avoir donné l'adresse de leur hôtel, ils roulèrent silencieusement pendant quelques minutes, repassant d'abord par la place Barberini, où ils s'enfoncèrent dans leur siège, gagnés par une peur irraisonnée. Puis le véhicule fila plein ouest, s'engageant dans la proche banlieue. Jérôme, plongé dans ses pensées, avait l'air morose tandis qu'Aurore, le nez sur la vitre, regardait filer les trottoirs de ces quartiers déserts à cette heure-ci. À un moment l'archéologue en vacances sembla s'éveiller, reconnaissant la Bibliothèque nationale devant laquelle ils passaient. Il se tourna vers la jeune femme :

— Demain, à la première heure, j'apporte cette mallette à la police, qu'on en finisse. J'aurais dû le faire cet après-midi.

— Tu ne pouvais pas savoir.

— Oui, et en plus, dans tout Rome, je t'emmène là. Je suis vraiment le roi, moi. Je m'en veux, je t'ai fait prendre des risques, et inutiles en plus.

Elle haussa les épaules :

— Tu me l'avais dit non ? Je suis aussi responsable que toi. Mais ce n'est rien, on a quand même passé une bonne soirée non ?

Il se tourna vers elle, esquissant un sourire triste :

— C'est vrai ?

— Ben oui.

Elle s'avança vers lui et lui déposa un baiser sonore sur la joue, faisant rire le conducteur dont les yeux rieurs faisaient des incursions avec la complicité du rétroviseur.

— *L'amore che bella cosa*, philosopha-t-il.

— *Ma non*, commença Jérôme, déclenchant le rire d'Aurore en plus de celui du chauffeur qui lança :

— *Si, sì, solo amici...*⁷

Il l'accompagna d'un regard appuyé qui contredisait sa phrase comme il arrêta son véhicule devant l'hôtel. Aurore descendit pendant qu'il réglait, se sentant obliger de laisser un bon pourboire. Alors qu'il sortait, le conducteur, à mi-voix, lui dit :

— *La vita e corta signore, bisogna amare.*⁸

Jérôme sortait sans même répondre, quand il vit les yeux du chauffeur où ne transparaissait qu'une sincérité désintéressée. Un « *Grazie* » sortit de lui-même et il referma la portière.

Ils saluèrent à peine le réceptionniste et montèrent en silence jusqu'à l'ascenseur qui les attendait là. Quand les portes se furent refermées, Jérôme avoua :

— Tout à l'heure, elle s'est ouverte.

— De quoi tu parles ?

— La mallette, elle s'est ouverte.

— Toute seule ? demanda Aurore avec un brin de soupçon dans la voix.

— Non, pas toute seule, j'ai composé mon code et elle s'est ouverte.

Elle resta silencieuse un moment et demanda :

— Elle a bien une combinaison de chaque côté non ?

— Oui.

— Alors tu me racontes des cracks là. Il y trois chiffres, soit une chance sur mille en gros, multiplié par les mille possibilités du deuxième verrou, ça nous donne une chance sur un million. Tu n'as pas pu l'ouvrir pas hasard. Alors c'est que tu l'as forcée, ou que tu sais les ouvrir.

Elle le regardait sans bouger, alors que l'ascenseur s'était arrêté à son étage. Les portes se refermèrent et l'ascenseur repartit. Jérôme ouvrit la bouche pour parler, se justifier encore, quand une bouffée de colère venue il ne savait d'où le submergea. Sans doute tous les événements subis depuis le matin en étaient-ils le ferment, mais le détonateur, dans l'ascenseur avec lui, venait d'appuyer sur

⁷ Oui, oui juste amis

⁸ La vie est courte, monsieur, il faut aimer.

quelque bouton secret. Il explosa :

— Si je te dis qu'elle s'est ouverte, c'est qu'elle s'est ouverte ! Fiche-moi la paix avec tes maths à la gomme ! Tu me crois ou tu ne me crois pas, c'est kif-kif.

Il était devenu écarlate et regardait le haut de la porte de l'ascenseur, décidé à attendre que celui-ci s'arrête pour pouvoir s'échapper.

— Ça ne tient pas debout, insista-t-elle. Dis-moi que tu l'as ouverte et c'est bon, mais ne me prends pas pour une imbécile quand même.

— Mon code c'est zéro ; zéro ; zéro, celui d'usine, cria-t-il presque alors que la porte s'ouvrait au cinquième étage, sa voix résonnant dans les couloirs endormis à bientôt minuit.

Aurore porta son index en travers de ses lèvres, mimant par signe le « chut » international, en même temps elle secouait sa main gauche en ouvrant de grands yeux rieurs. L'ensemble désarçonna Jérôme qui se calma instantanément, demandant alors, en chuchotant maintenant :

— Tu veux voir ? C'est incroyable.

Elle hocha la tête affirmativement et sortit de l'ascenseur avec un sourire amusé.

Fermant les doubles rideaux, et chuchotant comme des comploteurs, il avait posé la mallette sur son lit, sur lequel ils s'étaient tous deux assis. Lui montrant bien qu'il composait des séries de zéro sur les deux verrous, il ouvrit l'attaché-case alors que la jeune femme se forçait à garder son sérieux.

Les mêmes documents apparurent et ils restèrent un moment silencieux, un peu interdits par leur sans-gêne. Puis, s'enhardissant, ils prirent chacun un document, délicatement, et le posèrent devant eux pour l'examiner. Ils avaient choisi ceux qui se trouvaient au-dessus des autres, dans des sous-verres et protégés par de petites feuilles de mousse synthétique les entourant.

— C'est quoi ? demanda Aurore.

— Du latin...

— Ça je le sais, commença-t-elle.

Elle le regardait, prête encore à le mettre en boîte, mais s'aperçut que c'était lui qui la taquinait. Elle lui donna un petit coup de poing sur l'épaule.

— Tu ne sais pas, quoi. Avoue.

— Bof, c'est confus. Il y a beaucoup de faux amis en latin, une fois j'ai l'impression que c'est un document religieux, après il y a des termes techniques, des mesures en unités romaines.

— Tu pourrais le traduire ?

— Avec du temps, beaucoup de temps, mais j'ai des collègues qui me donnent un coup de main des fois, quand c'est trop compliqué. Et toi, c'est quoi ?

Elle lui présenta ce qu'elle regardait depuis un moment, une espèce de papier craquelé couvert de hiéroglyphes qui représentaient des oiseaux, des spirales ou encore des flèches.

— Ça, je n'y comprends rien, avoua-t-il. Pas mon domaine, égyptien bien sûr. C'est du papyrus et c'est vieux, plus de deux mille ans en tout cas.

Ils les remballèrent avec leur protection et, se prenant au jeu, sortirent d'autres pièces, les examinant tour à tour. Au bout d'un moment, Jérôme lança.

— C'est bizarre quand même. Ça a l'air d'un bazar, mais il semble y avoir un lien dans tout ça. Et puis on dirait qu'il manque des pièces. Tu vois ces inscriptions alphanumériques, là, en bas à droite des sous-verre et des chemises.

— Oui, bien sûr, ce sont des côtes.

— C'est ça, comme dans une bibliothèque. On dirait que la personne qui transportait ça n'avait pas envie de prendre d'autres pièces existantes, soit parce qu'elle les connaissait déjà, soit parce que c'était inutile. Tiens, regarde, c'est son carnet de notes.

Elle prit l'agenda Quo Vadis en cuir et l'ouvrit, le feuilletant doucement, comme cherchant quelque chose entre les pages. Au bout d'un moment, elle leva la tête, les yeux étonnés et constata :

— Tout est écrit en latin.

— Incroyable non ?

— Mais, pourquoi on écrirait en latin au vingt-et-unième siècle ?

Jérôme haussa les épaules.

— Franchement, je ne sais pas, dit-il. Pour éviter de se faire comprendre par des personnes étrangères, ou évoluant à proximité du rédacteur, peut-être ? Mais ça n'explique pas tout. Dans ses notes, par contre, notre inconnu parle toujours d'études faites sur place dans ce qu'il appelle la *Bibliotheca magna*, le contraignant toujours à faire des aller-retours sur le terrain. Sauf dans les dernières notes, où il semblerait qu'il ait pris ces pièces deux ou trois jours pour gagner du temps, mais en citant quand même d'autres éléments, nécessaires, qu'il doit à chaque fois retourner comparer à la *Bibliotheca magna*.

— Il ne pouvait pas tout prendre alors ?

— Ou ne voulait pas, pour des raisons qui nous échappent, peut-être étaient-elles trop précieuses. Mais il n'y a qu'une partie triée ici. Et de plus, nulle part il n'y a d'indication de qui il est, ni d'ailleurs pour qui ou quoi il travaille...

Ils se regardèrent un moment en silence, puis, toujours silencieux, entreprirent de sortir tous les documents de l'attaché-case, les disposant en ordre sur le grand lit, pour pouvoir les réinstaller dans la mallette plus tard.

Il était plus d'une heure du matin quand Aurore, ouvrant une chemise, poussa un petit cri. Jérôme tourna la tête, lui demandant :

— Tu as quelque chose ?

Elle présenta un dessin au trait, un original. À côté d'un texte en italien farci de latin, un éléphant était présenté sur un socle, portant sur le dos quelque chose que l'on ne voyait pas sur le dessin.

— Je sais ce que c'est, affirma-t-elle.

Il haussa les épaules et répondit :

— Oui, moi aussi, c'est l'*Elefantino*.

— Ah, tu le connais ?

— Bien sûr, comme tous les Romains et des millions de touristes, il est *Piazza della Minerva*, à côté du Panthéon.

Elle semblait un peu déçue, alors il lui demanda :

— Tu ne l'a jamais vu ?

Elle secoua la tête et lui expliqua.

— C'était dans mon programme de visite.

— On ira demain, promit-il.

Il regarda sa montre et précisa.

— Enfin tout à l'heure... Mais, et toi, tu le connais comment alors ?

— C'était dans le programme de l'école d'architecture. C'est Bernini qui l'a réalisé, le même qui a réalisé les colonnes de la place Saint-Pierre. Et il l'a fait sous les directives d'un pape, je ne sais plus trop lequel, qui l'avait vu lui-même dans un livre de la Renaissance. C'était...

Elle cherchait dans sa mémoire tandis que Jérôme se taisait, de peur de voir s'évanouir la seule piste de leur devinette nocturne, comprendre à quoi servait tout ce bazar que l'archéologue devrait rapporter à la police dans quelques heures. Elle leva l'index de la main gauche avec un sourire et dit :

— Le Songe de Poliphile !

Jérôme chercha un moment dans sa mémoire, mais il n'avait jamais entendu ce titre, et donc n'avait sûrement pas lu cet ouvrage. Il demanda :

— Et il parle de quoi ce livre ?

— Je ne sais pas trop, avoua-t-elle. C'est tellement vieux. C'était un genre de roman, mais je crois me rappeler que c'était important en architecture, un genre d'éveil artistique et technique, à la Renaissance.

— Ah oui ? En architecture ?

— Oui, il y avait des descriptions, et toute l'Europe y a puisé, jusqu'aux jardiniers de Versailles même. Mais...

Elle s'était arrêtée, comme hésitante.

— Quoi ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas trop, mais je crois me souvenir que ce n'était pas tout. Ce livre avait quelque chose de plus d'après certains, un peu ésotérique ou ce genre-là.

Il la regarda un moment, habitué qu'elle le mette en boîte, mais ils étaient trop fatigués pour ça à cette heure avancée de la nuit, et leurs yeux malmenés réclamaient leur part de sommeil.

— C'est la première piste, avoua-t-il avec un sourire.

— Ouais !

Aurore avait levé les deux bras, formant le V de la victoire en criant silencieusement.

— Mais c'est peut-être la dernière aussi, enchaîna-t-il.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, tout en ouvrant une autre chemise enfermant d'autres dessins.

— Parce qu'il va bien falloir que je rapporte la valise aux policiers tout à l'heure. Au moins pour que les gitans nous fichent la paix le temps de visiter Rome...

Elle leva la tête, composant son plus beau sourire.

— D'accord, consentit-elle en étouffant un bâillement. Mais...

Elle contemplait les papiers épars sur le lit de Jérôme qu'il fallait bien libérer. Ne se résolvant pourtant pas à faire mine de les ranger.

Soudain elle leva la tête.

— On a une solution !

Il la regarda, intrigué, et demanda :

— Laquelle ?

Sans répondre, elle lui exhiba son smartphone, l'agitant de gauche à droite en souriant jusqu'à ce qu'il comprenne. Il se retourna et fouilla dans l'armoire sortant son attaché-case.

— J'ai mieux !

Il ouvrait les verrous, comme elle le chambrait :

— Même mallette, même combinaison, ça va pour cette fois...

Il rit de bon cœur et en sortit un Nikon dernier cri.

— Il me sert pour les fouilles. Je peux jouer sur les contrastes, les reflets et tout ça.

— Oui, c'est un appareil photo quoi, le railla-t-elle, sans pitié.

— Un bon, confirma-t-il, choisissant d'ignorer la pointe.

Cinq minutes plus tard, ayant allumé toutes les lampes de la chambre, ils commençaient à photographier les pièces une par une.

Elle les lui présentait posées sur le dos de la mallette, elle-même installée sur le lit, les inclinant pour faire disparaître les reflets ou les ombres, calant avec un coussin pour qu'il prenne les clichés. Puis, alors qu'il faisait ses prises de vues, elle rangeait soigneusement les pièces déjà photographiées dans l'attaché-case de l'inconnu.

Ils finirent en à peine une demi-heure, puis Jérôme alluma sa tablette, inséra la carte SD de l'appareil photo et copia les clichés qu'il fit défiler l'un après l'autre pour en vérifier la qualité. Enfin, satisfait, il leva le pouce gauche vers Aurore, qui ne put le voir. Il s'aperçut alors que la jeune femme s'était endormie alors qu'il était occupé au transfert. Elle s'était affaissée d'un coup, en équerre, les pieds à plat au sol et la tête sur l'oreiller.

Délicatement, Jérôme rassembla les jambes de la jeune femme et les déposa sur le lit. Puis il lui enleva ses ballerines, déposa une couverture sur ses jambes malgré la tiédeur de la nuit. Ensuite seulement, il se glissa sous le drap tout habillé, après avoir éteint toutes les lumières et réglé la climatisation sur un petit vingt.

La lumière entraînait à flot, bien qu'il ne fût que sept heures du matin. Dans un demi-sommeil Jérôme songea qu'il avait oublié de fermer les stores roulant, actionnés par un système de courroie étonnant. Il se tourna vers la partie sombre, au bord du lit du fait de la distance qu'il voulait mettre entre lui et Aurore, bien décidé à finir sa trop courte nuit quand un cri lui transperça les oreilles. Il sursauta, voulut se retourner en même temps... et tomba par terre.

Là-bas, de l'autre côté du lit, Aurore émergeait, constatant qu'elle était toujours vêtue, elle demanda, la voix pâteuse :

— Mais... il ne s'est rien passé ?

— Si, je suis tombé du lit, ronchonna l'archéologue.

— Ça t'apprendra d'avoir essayé, enchaîna-t-elle naturellement, avec une parfaite mauvaise foi.

— Ne rêve pas trop. Tu ne risques rien avec ton super caractère...

— J'ai même pas mes affaires de toilettes ici, râla-t-elle encore.

Elle se leva, entra dans la salle de bains pour en ressortir deux minutes plus tard, en coup de vent, fila vers la porte la tête basse en lançant :

— Je monte dans ma chambre, on se retrouve dans une demi-heure au p'tit-déj.

Il avait ouvert la bouche, mais elle s'était déjà ruée dehors, tirant la porte derrière elle.

— Bonjour, laissa-t-il quand même tomber dans la chambre désertée.

Via Antonio Galliono – Rome.

Ils attendaient depuis un bon quart d'heure quand le planton les fit entrer dans la pièce. Un peu surpris, ils marquèrent un temps d'arrêt. Ils s'attendaient à un bureau vicillot, aux meubles fatigués, au lieu de quoi on venait de les introduire dans une pièce spacieuse et lumineuse. Le commandant en personne les accueillit, les invitant à s'asseoir dans un français parfait.

— Excusez mon service pour cette attente, dit-il en s'asseyant dans un fauteuil en cuir plus haut que lui, mais je voulais avoir le plaisir de vous voir en personne. Il y a peu d'occasion de parler français vous savez, dans un commissariat de banlieue.

Jérôme le remercia, ajoutant :

— Nous ne voulions pas vous faire perdre votre temps, qui doit être précieux. Juste rapporter cette mallette.

— Comment ça, perdre mon temps ? Mais, vous en prenez bien sur vos vacances pour nous apporter une mallette trouvée. Et puis, peut-être que vous auriez fait de même à Paris, non ? Ah ! Paris...

Il resta à rêver un instant, puis reprit, en montrant l'attaché-case :

— C'est ça ?

— Oui, confirma Jérôme en la lui tendant.

Comme le commandant la prenait, Jérôme précisa :

— Mais, je ne l'ai pas vraiment trouvée.

SILENTIUM

— Comment ça, demanda le carabinier en fronçant légèrement les sourcils.

Jérôme s'arrêta de parler. S'exprimant en français, les mots étaient sortis tout seuls, et sa narration, qu'il avait involontairement répétée la veille avec Aurore, avait été claire et fluide, éloignant du même coup le spectre des soupçons policiers.

Le commandant se rapprocha d'eux en s'appuyant des coudes sur son bureau en verre immaculé. Il dit à Jérôme :

— Vous ne manquez pas de courage, *Signore*. Mais évitez la via Veneto et la place Barberini, pendant votre séjour, ces gens peuvent-être dangereux.

Il sembla réfléchir un instant et ajouta :

— C'est étonnant quand même, qu'ils vous aient pris en chasse la deuxième fois. Ce n'est même pas logique. Pas assez rentable pour eux. Vous dites qu'ils téléphonaient à quelqu'un, quand ils croyaient que vous preniez le métro ?

— Oui, et ils nous ont suivis, lorsque nous sommes partis à pied.

— Cela veut dire qu'ils ont activé leur réseau, pour ça.

Il regarda la mallette et demanda :

— Vous savez ce qu'il y a dedans ?

— Non, mentit Jérôme, évitant de regarder Aurore.

— Eux apparemment en avaient une idée.

Il se leva, imité, par les deux français, et les raccompagna à la porte, leur demandant avant de l'ouvrir :

— Si elle a de la valeur, le propriétaire voudra sûrement la récupérer et l'on nous contactera très vite. Peut-être même y aura-t-il une récompense. Laissez vos coordonnées au planton, on vous l'enverra le cas échéant.

Jérôme jeta un coup d'œil à Aurore et vit dans ses yeux le reflet de ses pensées. Il serra la main que le commandant lui tendait et lui dit :

— On ne veut pas de récompense, juste finir nos vacances et oublier cette histoire.

— Comme vous voulez, répliqua le policier en prenant la main d'Aurore. Si vous changez d'avis, ou si vous les rencontrez et qu'ils vous posent problème, n'hésitez pas.

Il ouvrit la porte et les libéra enfin. Les deux Français le remercièrent encore en s'éloignant et celui-ci, fermant sa porte, leur lança encore :

— *Arrivederci à loro, è buongiorno à Parigi*⁹.

En silence, ils firent les cent mètres les séparant de l'hôtel. Puis, au vu de la *piazza Bologna* et de la vie qui animait Rome à onze heures du matin, ils commencèrent à s'éveiller, se chamaillant. En riant, ils entrèrent lançant un joyeux *ciao* au réceptionniste. Mais celui-ci, étonnamment, leur répondit distraitement, évitant leur regard.

Sans s'en émouvoir, ils montèrent dans leurs chambres respectives, n'y restant que le temps de prendre leurs affaires pour la journée, et se retrouvèrent dans le hall, sous la surveillance du planton taciturne. En sortant, Aurore fit remarquer à Jérôme :

— Il n'est pas causant aujourd'hui.

L'archéologue haussa les épaules, et la prenant par la main sans même y penser, l'entraîna vers la station Bologna qui s'ouvrait à trente mètres. Ils commençaient à descendre les marches, quand un homme les accosta les accompagnant dans l'escalier. Ils eurent un moment de recul, revivant les événements de la veille, mais ils reconnurent le chauffeur de taxi de la veille. Celui-ci, plus gêné qu'eux semblait-il, essayait maladroitement de leur expliquer quelque chose, mais ne voulait pas descendre ni remonter les marches, voulant absolument leur parler là, malgré la musique assourdissante polluant toujours ces couloirs.

Finalement, Jérôme, le faisant parler doucement commença à comprendre. Il lui fit répéter encore deux ou trois phrases, lui demandant s'il était bien sûr, puis le laissa repartir en le remerciant plusieurs fois.

⁹ Au revoir à vous, et bonjour à Paris.

SILENTIUM

Ils avaient descendu les marches, Aurore le pressant et lui taciturne. Finalement, parvenus sur le quai, alors qu'un souffle d'air annonçait l'arrivée prochaine de la rame, Jérôme lui dit :

— Ils sont venus chez lui ce matin, de bonne heure, pour lui demander où il nous avait conduits.

— Mais qui ça ? Les gitans ?

— Non, non. En fait, il n'a pas voulu me le dire, si ce n'est que ce sont des gens très très puissants.

— Mais qui alors ?

Jérôme écarta le bras en signe d'ignorance, précisant :

— Il m'a fait comprendre qu'il avait été obligé de leur dire, pour sa famille... Seulement, il est quand même venu nous avertir, parce qu'on avait des têtes d'amoureux sympathiques, selon lui. Il m'a aussi demandé, supplié même, que l'on ne répète pas tout ça...

— Mais, à qui ?

— À personne. *Nessuno*.

Aurore ouvrit de grands yeux alors que la rame ouvrait ses portes avec le chuintement habituel.

Via Antonio Galliono – Rome.

Le commandant passait la porte lorsque le ronronnement du téléphone de bureau se fit entendre. Il hésita une petite seconde, puis sortit franchement. Il était midi passé, et si c'était vraiment important, il avait son portable après tout. Ses adjoints pouvaient bien lui transférer un appel. Et puis il déjeunait avec Valentina, et, même si chacun était marié, et que cela en resterait probablement au stade platonique, il ne pouvait pas faire attendre une femme de cet acabit. L'intermède avec ce drôle de couple français l'avait mis en condition. Il enleva une poussière imaginaire sur son uniforme impeccable et referma la porte derrière lui.

De toutes les manières, pensa-t-il, il sera toujours temps après-midi.